

Ces Erasmus qui changent des carrières

Le programme fête ses 30 ans d'existence. Pour de nombreux travailleurs, ce séjour à l'étranger a ouvert une porte sur une multitude d'opportunités professionnelles.

Entre le Brexit et les politiques isolationnistes, l'Europe n'a jamais autant douté d'elle-même. Pour ses trente ans, le programme Erasmus s'offre un petit plaisir : montrer à tous l'image d'une réussite européenne incontestable qui aura permis à quelque 5,5 millions de personnes de sortir de leurs frontières et de découvrir d'autres cultures.

Le programme est adopté le 15 juin 1987 par le Conseil des ministres de l'Éducation. Il sera, dans un premier temps, lancé par onze pays, dont fait partie la Belgique. Avant de s'étendre.

Aujourd'hui, 33 pays figurent sur la liste des participants, qui compte également 169 pays partenaires.

Si l'expérience est avant tout humaine, un Erasmus est souvent une ligne à valoriser sur un CV. Pour l'apprentissage d'une nouvelle langue, mais aussi pour les capacités d'adaptation développées par les étudiants qui reviennent de ce programme. Partir en Erasmus, c'est apprendre à se mettre en danger, sortir de son petit confort. Un challenge assez comparable à celui des premiers jours de travail. De telle sorte que pour beaucoup de recruteurs, cette expérience est un réel plus, comme le confirme une étude présentée en 2014 qui avançait que pour 60 % des employeurs, un Erasmus était jugé plus que positivement. Le programme permettant de développer la curiosité, la confiance en soi et l'aptitude à résoudre les problèmes.

Pas que durant les études

Et les Erasmus permettent aussi à des jeunes de créer leur propre emploi. En 2009, un programme destiné aux jeunes entrepreneurs est lancé. Il leur permet de développer leur projet dans une perspective européenne avec un financement de leurs voyages à la clé. Depuis, 4.000 porteurs de projet et 4.000

entrepreneurs expérimentés ont pris part à l'aventure, comme l'a expliqué Bruno Wattenbergh, entrepreneur belge, sur les ondes de Bel RTL en début de semaine.

Mais si l'image qui colle à l'Erasmus correspond, pour beaucoup, au film *L'auberge espagnole*, c'est-à-dire celle d'un étudiant complétant sa formation sur des bancs d'université à l'étranger, le programme peut prendre de nombreuses formes. C'est l'objectif d'« Erasmus+ », qui « s'adresse à la fois aux jeunes en formation initiale et aux stagiaires de la formation professionnelle, qui peuvent acquérir des compétences nouvelles à l'étranger et développer une kyrielle de compétences personnelles non techniques souvent déterminantes au moment de rechercher un emploi », nous explique-t-on du côté des organisateurs du programme.

Son objectif est de faciliter les collaborations entre le monde de l'entreprise et celui des études. Via des stages en entreprise d'étudiants européens, des stages d'observation de professeurs/for-

mateurs de l'enseignement, etc.

À l'Université de Liège, c'est une dizaine d'élèves qui partent en stage professionnel, chaque année, grâce à ce programme. Comme Lola qui, une fois son master en océanographie terminé, s'est envolée vers Cambridge pour approfondir ses connaissances sur les mangroves : « La bourse est une belle opportunité pour les jeunes diplômés. Elle permet de décrocher un contrat plus facilement, de démystifier le monde du travail et d'avoir plus confiance en soi », explique la jeune femme, qui s'est rendue sur place en 2010.

Pour démystifier le monde du travail

Elisabeth Waltregny, responsable du suivi des Alumni à l'ULg, confirme : « Ça leur apporte une belle expérience professionnelle. Partir de la sorte, c'est se mettre dans les conditions d'une recherche d'emploi. Ce sont les jeunes qui doivent eux-mêmes trouver leur stage. Tout comme pour leur logement, d'ailleurs. C'est une possibilité de travailler et d'acquérir une expérience dans

le monde du travail. Que ce soit pour approfondir des sujets qu'ils ont étudiés ou acquérir des compétences transversales qui leur manquaient. Comme le fait d'organiser des événements, de gérer de petits projets, de communiquer en interne ou vers l'extérieur... et bien sûr de renforcer leurs compétences linguistiques. »

L'expérience dure douze mois maximum. Répartis durant les études et après la fin de celles-ci. Elle permet aussi de doper la confiance en soi de l'étudiant qui s'apprête à se lancer sur le marché de l'emploi. « C'est un élément capital. Une telle expérience permet de comprendre que les savoirs appris peuvent être utilisés sous une forme professionnelle », souligne Elisabeth Waltregny.

Le programme Erasmus+ couvrant la période 2014-2020 est actuellement renégocié à mi-parcours en vue de la préparation du prochain, qui devra nécessairement apporter des réponses après le vote britannique sur le Brexit. ■

RENAUD DE HARLEZ

À LONDRES

« Se débrouiller tout seul dans un environnement inconnu »

Laetitia Gheysen a décidé de traverser la Manche pour réaliser son Erasmus. Il y a un an, cette doctorante spécialisée dans l'immunologie s'est rendue à Londres durant trois mois. L'objectif premier : apprendre l'anglais. « C'est l'une des choses les plus importantes lorsque l'on veut se lancer dans une carrière scientifique », explique la jeune fille aujourd'hui doctorante à l'Université de Mons. Elle explique : « Me retrouver en immersion de la sorte, cela m'a surtout aidée à oser parler. Avant de partir, je pouvais lire en anglais, mais je n'osais pas m'exprimer. À Londres, j'ai été obligée de parler. À la fin de mon séjour, j'osais m'exprimer ! Même si je faisais encore de nombreuses fautes et que je manquais de vocabulaire. J'aurais préféré rester encore un peu plus... »

Au-delà de l'apprentissage de l'anglais, cette expérience a également été l'occasion d'intégrer un lieu réputé dans son secteur : « Je voulais partir en Angleterre, je me suis dit que c'était à Londres que j'avais le plus de chance de trouver un laboratoire. » Elle intègre alors le Barts Cancer Institute de la Queen Mary University, « un des centres d'excellence en la matière », précise-t-elle.

Mais un Erasmus ne se limite pas à l'aspect « formation ». C'est également une expérience humaine : « On en sort grandi. À Londres, les équipes scientifiques sont souvent composées de personnel venant des quatre coins du monde. Ma promotrice était espagnole, j'avais de collègues polonais. Ça m'a forcée à travailler dans une langue qui n'est pas la mienne. Et puis, être dans un autre pays, ça force à se débrouiller tout seul dans un environnement inconnu. Aujourd'hui, je n'attends qu'une chose, c'est de retourner sur place pour revoir tous ces gens. »

R.DH.



▲ On peut faire un Erasmus dans son propre pays, comme Nathalie Maertens. © D.R.

À GAND

« Ça m'a aidée pour me faire embaucher »

Faire un échange en Flandre ? L'idée peut sembler surprenante lorsque certains choisissent de s'envoler vers le soleil de Barcelone ou les magnifiques paysages canadiens. Mais l'expérience peut devenir une ligne capitale sur un CV.

Ce fut le cas de Nathalie Maertens. Lorsqu'elle choisit une destination d'Erasmus, en 2008, la jeune femme sélectionne Gand. Un choix qui s'inscrit dans son parcours d'études vu qu'elle suit alors un cursus en langues et littératures germaniques à l'ULB. L'expérience s'avère vite concluante : « Partir en Belgique avait un côté rassurant. Je restais à moins d'une heure de train de chez moi... De plus, ma grand-mère vit à Gand. C'était pratique parce que je kotais pour la première fois. J'étais un peu effrayée. Mais tout s'est bien passé et finalement, je ne suis presque pas rentrée chez moi durant le séjour. » Car il n'est pas nécessaire de traverser des océans pour rencontrer des étudiants du monde entier : « J'ai beaucoup parlé en anglais, avec des étudiants espagnols, américains... » Mais sur place, c'est surtout son néerlandais qui s'est amélioré : « Avant de partir, je n'osais pas trop parler... Cette expérience m'a aidée à faire le pas et oser m'exprimer en néerlandais. Ça m'a énormément aidée en revenant chez moi. »

Le séjour est un coup de pouce pour ses cours, et devient un atout au moment de chercher un emploi. « J'ai été prof de néerlandais et j'ai travaillé dans une entreprise à Anvers. Au moment de me recruter, pour mon dernier emploi, on a insisté sur le fait que cette expérience était un plus pour décrocher le poste », précise-t-elle.

R.DH.



▲ Laetitia Gheysen, étudiante en immunologie, a passé trois mois à Londres. © D.R.

À MONTRÉAL

« Un rêve devenu réalité »

Partir en Erasmus, « c'était un de mes rêves », explique Ounaï Samawi. Fin janvier, cet étudiant de l'Université de Mons est rentré d'un Erasmus à Montréal. Une envie de voyage qui lui vient de sa famille : « Mon père est marocain et ma mère est belge. Plus jeune, il a dû voyager pour ses études. Il est venu en Europe, c'était un énorme challenge qu'il a relevé. Je suis ancré dans cette histoire et je me suis toujours dit que je voulais prendre mon sac à dos et réaliser une partie de mes études sur le continent américain. »

Pari réussi pour l'étudiant. Fin août, il prend l'avion pour effectuer une partie de sa troisième année de bachelier d'ingénieur civil dans la ville du Québec. Un lieu qu'il a adoré : « Il y a une ouverture d'esprit formidable. » Il s'inscrit à la Polytechnique de Montréal, dans la lignée de ses plans professionnels : « Je désire me spécialiser dans le biomédical. Leur section, là-bas, est particulièrement réputée. Je voulais rencontrer des jeunes qui étudient dans le même secteur que moi. »

Une façon également de réaliser que les études d'ingénieur peuvent énormément différer selon les pays où on les suit : « Là-bas, c'est une approche tout à fait différente, beaucoup plus pratique, on se concentre sur l'essentiel. Alors qu'ici, on aime rappeler la théorie, les concepts et l'origine des choses. » Car c'est aussi ça, l'objectif d'un Erasmus : voyager pour changer sa vision des études, du monde. « En quittant la Belgique, on dit adieu à notre petit confort. Arriver à s'adapter dans un milieu inconnu, c'est aussi une compétence importante en tant qu'ingénieur. »

R.DH.



▲ Ounaï Samawi, aspirant ingénieur, voulait étudier outre-atlantique. © D.R.